



Revue
d'histoire
maritime

31
32

Musées maritimes et identités

Revue d'histoire maritime

Dirigée par
Olivier Chaline
& Mathias Tranchant

n° 31-32
Musées maritimes
et identités

Christophe Cérino
& Éric Rieth (dir.)

Les visiteurs qui viennent découvrir ou revoir un musée maritime sont rarement dans des dispositions d'esprit qui les portent à l'analyse de ce qui est proposé à leur regard, objets, cartels et animations. Ils ne sont en général pas là pour cela, la curiosité, le goût des maquettes, l'attrait de la mer et de l'histoire étant de plus puissantes motivations. Ce riche numéro double propose une approche originale de plusieurs musées maritimes français, de formats variés, à Paris comme dans les ports, de Fécamp à Saint-Tropez, anciens (le musée de la Marine à Paris) et tout récents (le musée Mer Marine de Bordeaux) avec un regard qui s'étend de manière comparative jusqu'aux côtes espagnoles, basque et cantabrique. Les « identités » sont à entendre ici dans le sens maritime qu'Alain Cabantous en avait donné dans le sous-titre de son livre de 1995 *Les Citoyens du large*. Sans *collections*, point de musée. Ce sont elles, dans leur enrichissement comme dans leurs lacunes, qui commandent ce qu'on pourra montrer et dire. Le rôle des *pouvoirs publics*, locaux et nationaux, est clairement mis en évidence dans ce cahier : quel message veulent-ils ou acceptent-ils de faire passer au public, local ou non ? de quelle manière et jusqu'à quel point vont-ils desserrer les cordons de la bourse ? Un musée à un coût, celui de sa mise en place puis celui de son entretien dans la durée. Il y a aussi l'évolution de la *muséographie*, les modes et la manière dont sont formés les concepteurs et les conservateurs. La question des « identités » à la fois maritimes et locales nous conduit aux choix des thèmes et des modes de présentation. Elle met en valeur les silences, les préférences et les indifférences d'une époque ou d'une génération.

Depuis plus de vingt ans, la *Revue d'histoire maritime* met en lumière la recherche des historiens du monde entier sur l'histoire des relations que les hommes ont entretenues, siècle après siècle, avec les mers et les océans.

Ce PDF contient:

Varia. Troubler les eaux de l'histoire environnementale : l'île, un écotone entre terre et mer - John R. Gillis

sup.sorbonne-université.fr

ISBN de ce PDF:
979-10-231-3119-2

Revue 31
d'histoire 32
maritime

Musées maritimes et identités

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0700-5

© Sorbonne Université Presses, 2022

PDF complet et articles PDF :

© Sorbonne Université Presses, 2023

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois/3d2s (Issigeac/Paris)

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

Revue dirigée par Olivier Chaline & Mathias Tranchant

Depuis le début de 2006, la *Revue d'histoire maritime* paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne. Les numéros comportent un dossier thématique.

Le précédent numéro (30) est consacré aux « Villes portuaires entre pouvoirs et désordres (vers 1640-vers 1815) ».

Le numéro suivant (33) a pour thème « Une mise en connexion du monde. Paquebots et grandes lignes maritimes (XIX^e-XX^e siècles) ».

Comité scientifique

Pascal Arnaud, Patrick Boureille, Manuel Bustos Rodriguez, commissaire général Vincent Campredon, Olivier Forcade, Jean-Marie Kowalski, Magali Lachèvre, Caroline Le Mao, Michael Limberger, Sylviane Llinares, Tristan Lecoq, Jacques Paviot, David Plouviez, Amelia Polonia, amiral Christophe Prazuck, Louis Sicking, Mathias Tranchant.

Secrétariat de rédaction

Agathe Couderc, Mathieu Feunteun, Alexandre Jubelin, Claire Laux, Pierre Le Bot, Caroline Le Mao (comptes rendus)

Le courrier est à adresser à
Olivier Chaline
Sorbonne université
1 rue Victor Cousin
75230 Paris cedex 05

Les ouvrages à recenser sont à adresser à
Caroline Le Mao
université Bordeaux-Montaigne
UFR d'Histoire
33607 PESSAC cedex

Sommaire

Éditorial.....	8
Olivier Chaline	

MUSÉES MARITIMES ET IDENTITÉS

TEXTES RASSEMBLÉS PAR CHRISTOPHE CÉRINO & ÉRIC RIETH

Introduction.....	13
Christophe Cérino	
Le « silence de la mer ».....	19
Jean-Michel Boulanger	
Une note de bas de page dans l'histoire du musée de la Marine.....	27
Vincent Guigueno	
Quelle place pour l'histoire maritime au musée national de la Marine ?.....	43
Vincent Bouat-Ferlier	
Du musée des Terre-Neuvas au musée des Pêcheries : un ambitieux programme culturel, scientifique et muséographique pour une histoire renouvelée de la grande pêche à la morue.....	63
Marie-Hélène Desjardins	
Musées maritimes et identités : le paradoxe malouin.....	83
André Lespagnol †	
Musées maritimes du Finistère et identités du littoral.....	97
Françoise Péron & Laure Ozenfant	
Lorient & la mer Représentations, relations au patrimoine et développements muséographiques dans une ville portuaire de la reconstruction (1945-2021).....	121
Christophe Cérino	
Les Sables-d'Olonne en quête de son patrimoine maritime. NACéO, vers une valorisation programmée de l'histoire maritime sablaise.....	147
Hervé Retureau	
Le musée Mer Marine de Bordeaux. Retour d'expérience sur la fondation d'un musée.....	165
Caroline Le Mao	
Entre mer et lagune. La côte languedocienne au miroir de quatre musées identitaires héraultais.....	191
Patrick Louvier & Léa Tavenne	

Le musée d'histoire de Marseille, entre terre et mer.....	213
Fabrice Denise & Xavier Corré	
Du musée naval au musée national de la Marine : le musée de Toulon en quête d'identité ?.....	239
Gilbert Buti	
Cristina Baron	
L'identité d'une cité et de ses habitants au cœur du Projet scientifique et culturel du musée d'Histoire maritime de Saint-Tropez.....	259
Laurent Pavlidis	
La place des identités maritimes dans les programmes muséographiques du nord de l'Espagne.....	273
Guy Saupin	

VARIA

John Gillis, historien des mondes terraqués.....	297
Romain Grancher	
Troubler les eaux de l'histoire environnementale : l'île, un écotone entre terre et mer.....	303
John R. Gillis	
Lorient au cœur du réseau de spéculation commerciale mondiale (1769-1794). Négociants, armateurs, banquiers, actionnaires, indienneurs, correspondants	325
Gérard Le Bouëdec	

NÉCROLOGIE

Philippe Haudrière † (1940-2021).....	361
Gérard Le Bouëdec	

CHRONIQUE

Le port de Marseille face aux bouleversements économiques des années 1945-1992 : rythmes, stratégies des acteurs, enjeux environnementaux.....	367
Fabien Bartolotti	

COMPTES RENDUS

Jacques Péret, Sébastien Périssé & Michel Bochaca, <i>Royan et la mer, de la fin du Moyen-Âge au début du XIX^e siècle</i> , Paris, Les Indes savantes, 2021, 310 pages.....	377
Guillaume Lelièvre, <i>La Préhistoire de la compagnie des Indes orientales (1601-1622), Les Français dans la course aux épices</i> , Caen, Presses universitaires de Caen, 2021, 424 pages.	379
Gérard Le Bouëdec, <i>Lorient et le Morbihan. Une histoire de ressentiments et de rivalités (1666-1914)</i> , Rennes, PUR, 2019, 140 pages.....	382

En hommage à André Lespagnol

Varia

TROUBLER LES EAUX DE L'HISTOIRE ENVIRONNEMENTALE :
L'ÎLE, UN ÉCOTONE ENTRE TERRE ET MER

John R. Gillis
Rutgers University
Traduction de Pauline Tardieu-Collinet

Cet article a été publié en version originale sous le titre : « Muddying the Waters of Environmental History: Islands as Ecotones », dans Edward MacDonald, Joshua MacFayden & Irené Novaczek (dir.), *Time and a Place. An Environmental History of Prince Edward Island*, Montreal/Kingston, McGill-Queen's UP, 2016, p. 19-35.

Les îles diffèrent des autres terres, car elles sont définies par l'eau. Comme cela a pu être souligné à maintes reprises, « le concept d'île implique l'existence d'une relation intense et privilégiée entre la terre et l'eau¹ ». Le terme anglais *island* vient d'ailleurs du vieil anglais *igland*, *ig* signifiant « eau » et *land*, « terre ». Amphibies par définition, les îles sont des *écotones* : elles abritent non pas un, mais plusieurs écosystèmes imbriqués, qui coexistent dans une sorte de tension créative. Contrairement aux représentations ordinaires, les îles ne sont pas des entités clairement circonscrites et de fait, comme l'a souligné Rachel Carson, « les limites de la mer demeurent une frontière mouvante et indéfinissable² ». Il importe donc de cesser de considérer les environnements insulaires de manière exclusivement territoriale, comme des continents en miniature, pour parvenir à mieux les comprendre³.

En dépit de leur rôle essentiel dans l'éveil de la conscience environnementale moderne, les îles ont été éclipsées par les continents. Les premiers explorateurs européens ont d'abord considéré les îles tropicales comme des paradis perdus

- 1 Gillian Beer, « The Island and the Aeroplane: The Case of Virginia Woolf », dans Homi K. Bhabha (dir.), *Nation and Narrative*, Londres, Routledge, 1990, p. 271.
- 2 Rachel Louise Carson, *Là où finit la mer. Le rivage et ses merveilles*, trad. Anne de Cambiasy, Paris, Amiot-Dumont, 1957, p. 7.
- 3 Patrick D. Nunn, « Island Origins and Environments », dans Godfrey Baldacchino (dir.), *A World of Islands: An Island Studies Reader*, Charlottetown [Canada], Institute of Island Studies, 2007, p. 132.

– l’emplacement de l’Éden originel. Mais à l’époque moderne, les ravages causés par la déforestation et les espèces invasives à Madère, Sainte-Hélène, Maurice et sur les îles à sucre des Caraïbes ont été à l’origine d’une première prise de conscience environnementale. Comme l’a souligné Richard Grove, « les îles sont rapidement devenues [...] les allégories du monde pris dans sa globalité. Les observations faites par les témoins de la dévastation des écosystèmes insulaires ont tout naturellement été lues a posteriori comme prémonitoires d’un désastre environnemental à plus grande échelle⁴ ». Les îles servaient déjà de laboratoires pour les sciences de la nature avant le passage de Charles Darwin aux Galápagos en 1835. En raison de leur prétendue finitude et de leur isolement supposé, elles constituaient un lieu idéal pour toutes sortes de fantasmes religieux et de spéculations scientifiques. D’après Grove, l’île et le jardin, dans leurs « formes symboliques (voire totémiques), semblent ainsi avoir joué un rôle essentiel dans la conceptualisation de la nature et de la relation qu’entretient l’Occident avec elle⁵ ».

304

Les biologistes, pour leur part, ont envisagé les îles comme des écosystèmes isolés. Plus tard, il est apparu aux anthropologues qu’elles se prêtaient tout particulièrement à une étude scientifique de la nature humaine, selon l’idée que les sociétés insulaires, préservées des influences extérieures et du changement historique, auraient constitué des formes sociales pures, fossilisées en quelque sorte⁶. L’idée d’une insularité des îles a été remise en question ces dernières années par des travaux qui ont bien montré que leur histoire et leur géographie ne se confondaient jamais strictement avec leurs frontières physiques⁷. Pour autant, la théorie de la biogéographie insulaire, développée dans les années 1960, reste influente. Ainsi David Quammen considère encore, dans *The Song of the Dodo*, que « les îles sont particulièrement instructives, car leur espace limité et l’isolement qui les caractérise contribuent à faire ressortir clairement les schémas évolutifs, de sorte qu’elles offrent une vision clarifiée de l’évolution⁸ ». De même, les îles restent représentées comme des entités sociales et politiques circonscrites

4 Richard H. Grove, *Green Imperialism: Colonial Expansion, Tropical Island Edens and the Origins of Environmentalism (1600-1860)*, Cambridge, CUP, 1995, p. 9 ; Alfred W. Crosby, *Ecological Imperialism: the biological expansion of Europe (900-1900)*, Cambridge, CUP, 1986, p. iv.

5 *Ibid.*, p. 13. Sur les Galapagos, voir Edward J. Larson, *Evolution’s Workshop: God and Science on the Galapagos Islands*, New York, Basic Books, 2001.

6 Paul Rainbird, « Islands out of Time: Towards a Critique of Island Archeology », *Journal of Mediterranean Archeology*, vol. 12, t. 2, 1999, p. 216-232.

7 John Gillis, *Islands of the Mind: How the Human Imagination Created the Atlantic World*, New York, Palgrave Macmillan, 2004, chap. 6 ; Cyprian Broodbank, *An Island Archeology of the Early Cyclades*, Cambridge, CUP, 2000, chap. 1.

8 David Quammen, *The Song of the Dodo: Island Biogeography in an Age of Extinction*, New York, Scribner, 1996, p. 19.

et isolées qui existeraient hors du temps. Cet isolement en ferait des lieux parfaits pour accueillir les projets les plus divers, de la colonie pénitentiaire à l'utopie⁹. Les Occidentaux ont toujours considéré les îles comme de simples terres et non comme des *terres entourées d'eau*, conférant ainsi « au paysage terrestre bien délimité une prépondérance sur le paysage marin, plus ouvert¹⁰ ». Les environmentalistes se sont inscrits dans cette même tradition en considérant soit la terre, soit la mer, mais jamais ce qui les relie. C'est pourtant ce lien qui a fait émerger des champs d'études tels que « l'histoire atlantique ».

Dans l'ensemble, les sciences de l'environnement ont été et restent des disciplines enclavées. L'océanographie, l'une des dernières-nées des sciences modernes, essaie toujours de rattraper son retard. Même l'histoire environnementale a longtemps ignoré les 70 % de la surface de notre planète qui sont recouverts d'eau – soit 98 % de la biosphère. La civilisation occidentale ignore souvent la mer, sauf à la considérer comme un obstacle à franchir, contrairement à certaines sociétés, notamment celles des îles du Pacifique, qui s'y sentent chez elles. L'Occident a systématiquement défini la mer comme un lieu *autre* et exotique. La tradition cartographique consistant à la colorier d'un bleu monotone suggère d'ailleurs une vacuité que l'on associe rarement aux espaces terrestres.

Les traditions occidentales chrétiennes et païennes envisagent la mer comme une présence mystérieuse, la « Grande Inconnue », pour reprendre l'expression d'Henry Gosse. Les Grecs associaient la terre à l'ordre, la mer au chaos. La culture judéo-chrétienne a également contribué à cette identification de l'humanité à la terre en situant ses origines dans un paradis terrestre et en ignorant toute preuve d'ascendance aquatique. Dans l'Europe médiévale s'est perpétuée l'idée héritée des Anciens que les continents ne forment qu'une seule île terrestre continue, *l'Orbis Terrarum*, entourée d'une rivière létale nommée *Oceanus*. Ce n'est qu'au xv^e siècle que l'on a commencé à comprendre que cette rivière était en réalité un ensemble de mers navigables. Mais là encore, ces mers ne suscitaient pas l'intérêt pour elles-mêmes, mais pour l'accès à d'autres terres qu'elles étaient susceptibles de permettre.

Jusqu'à la fin du xix^e siècle, l'Occident n'a eu qu'une compréhension unidimensionnelle des océans. Perçue comme une simple surface, sans profondeur historique ni profondeur, tout court, la mer était bien le théâtre d'une histoire maritime ou navale, mais elle-même restait hors du temps,

9 John Gillis, *Islands of the Mind*, *op.cit.*, chap. 4.

10 Paul Rainbird, « Islands out of Time », art. cit., p. 232. Ndt : L'anglais *waterland* rend bien mieux que l'expression *terre entourée d'eau* l'idée que les îles sont des environnements inséparablement maritimes et terrestres.

comme privée de son histoire environnementale¹¹. Même lorsque le rôle des environnements terrestres dans le façonnement des destinées humaines a commencé à être pris en compte, on s'est refusé à regarder la mer comme un acteur historique à part entière. L'historiographie contemporaine est ainsi restée largement focalisée sur les continents. La plupart des historiens considèrent en effet que leur territoire commence et s'arrête au rivage. Même l'histoire maritime s'est principalement intéressée à ce qui se passe *sur* et non *dans* la mer. « Les habitants d'un continent ont l'habitude de considérer l'océan comme la fin du voyage, le point final du périple », écrit Jonathan Raban. Mais les îles ouvrent sur une autre perspective, qui prend en compte l'eau. Citons encore Raban : pour « les habitants d'une île, surtout d'une petite île, l'eau est toujours le commencement. [...] Les insulaires savent également que la mer continue encore et encore, dans une boucle ininterrompue de rive et de vie, sans fin¹² ». Malheureusement, l'histoire et la géographie des îles sont trop souvent envisagées à partir des continents. Lorsque les impérialistes européens et américains sont arrivés dans le Pacifique au XVIII^e siècle, ils ont établi autour des îles des frontières dont le sens échappait totalement aux peuples indigènes habitués à percevoir l'eau, non comme une barrière, mais comme l'élément unificateur d'une vaste « mer d'îles¹³ ».

Renouveler et revitaliser l'histoire environnementale suppose non seulement de prendre le large, mais aussi de suivre l'eau à l'intérieur des terres. Il faut s'intéresser davantage aux bassins versants et aux estuaires, aux eaux troubles tout autant qu'aux eaux limpides. Nous devons suivre les espèces migratrices, y compris les hommes, de part et d'autre du rivage, car l'histoire environnementale des îles doit être une histoire sans frontière ; une histoire en trois dimensions dans laquelle la terre, le vent et l'eau, constamment en mouvement et en interaction, jouent un rôle essentiel, au même titre que les humains. Une telle histoire sera inévitablement plus liquide, tout en restant ancrée dans le vécu des îles et de leurs habitants. Ses eaux troubles réuniront la terre et la mer, l'homme et la nature.

11 Helen Rozwadowski, *Fathoming the Ocean: The Discovery and Exploration of the Deep Sea*, Cambridge, Harvard University Press, 2005, chap. 1.

12 Jonathan Raban, *Coasting: A Private Voyage*, New York, Simon and Schuster, 1987, p. 300.

13 Epeli Hau'ofa a été le premier à utiliser cette expression pour désigner le Pacifique Sud dans « Our Sea of Islands » (1993), reproduit dans *id.*, *We Are the Ocean. Selected Works*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2008, p. 27-40.

LES ÎLES COMME CO-CONSTRUCTIONS DE L'HOMME ET DE LA NATURE

Il est essentiel de comprendre que l'histoire des îles est une construction conjointe des hommes et de la nature. Si les hommes ont été façonnés par les îles, celles-ci portent également la marque de leurs habitants¹⁴. Si les îles sont si séduisantes, c'est qu'elles nous apparaissent comme des objets clairement délimités que notre esprit peut embrasser dans leur globalité. D'un point de vue métaphorique, la topographie insulaire est peut-être la plus puissante de toutes. Les concepts d'*île* et d'*îlot* sont d'ailleurs utilisés pour décrire toutes sortes d'endroits – un groupe de maisons, une partie du cerveau, un terre-plein routier – dès lors que l'on veut suggérer la division et la séparation¹⁵. Mais cette représentation nous rend aveugles à la réalité des îles, qui ne sont en rien déconnectées du vaste monde.

Les îles sont perçues différemment selon les cultures et les époques. Si la vision qu'en ont les insulaires est très différente de celle des habitants de l'intérieur des terres, elle se rapproche en revanche de celle des populations littorales, qui entretiennent un rapport à la mer similaire. Tout comme la faune et la flore dont elles dépendaient, les populations insulaires et littorales du passé étaient de véritables *espèces de lisière*, capables d'exploiter les possibilités offertes par l'écotone qu'elles occupaient. Cela dit, les insulaires maîtrisaient toutes les autres marges de leur territoire et tiraient profit d'environnements multiples – du moins avant que les écotones situés dans les terres ne se réduisent ou disparaissent en raison d'une agriculture et d'une sylviculture industrielles privilégiant toujours plus la monoculture¹⁶. Par ailleurs, au sein des habitants des littoraux, il importe de distinguer ceux qui vivent simplement *sur* la côte, de ceux qui, en franchissant le rivage pour pratiquer la cueillette, la pêche ou la navigation, vivent littéralement *avec* elle. Si, aujourd'hui, les premiers sont de plus en plus nombreux, les seconds, en revanche, se font plus rares.

Notre environnement n'est pas une entité qui serait détachée de nous ; bien au contraire, nous participons pleinement à sa construction. L'échelle d'un environnement insulaire est partiellement déterminée par la nature, par la trajectoire des vents et des vagues qui l'affectent, mais aussi par la distance parcourue par ses habitants vers l'intérieur ou vers le large, à la recherche de

14 Cyprian Broodbank, « Insularity of Island Archeologists: Comments on Rainbird's 'Islands out of Time' », *Journal of Mediterranean Archaeology*, vol. 12, n° 2, 1999, p. 234.

15 Thomas Hylland Erikson, « In Which Sense Do Cultural Islands Exist? », *Social Anthropology*, vol. 1, n° 1-b, 1993, p. 133-147.

16 Wendell Berry, *The Unsettling of America: Culture and Agriculture*, San Francisco, Sierra Club Books, 1986, chap. 9.

ressources. Les habitants de Terre-Neuve étaient traditionnellement experts en chasse et en cueillette, à la fois sur terre et sur mer. L'été, ils tournaient le dos à la terre ; mais l'hiver, ils chassaient des orignaux, cueillaient des baies et coupaient du bois. Si l'on s'intéresse à la pêche, ce ne sont pas seulement les parcours migratoires des espèces ciblées qu'il faut prendre en compte, mais également la variété des pratiques : un cueilleur d'huîtres ou de palourdes opère dans un environnement relativement réduit, alors qu'un pêcheur hauturier peut exploiter différents écosystèmes au cours d'un seul voyage. C'était le cas des baleiniers de Nantucket, par exemple, qui étaient confrontés à des environnements d'une extrême diversité lorsqu'ils sillonnaient l'Atlantique et le Pacifique. Habitué à mener une existence écotonale, les insulaires sont particulièrement sensibles aux variations de leur environnement aussi bien terrestre que marin. Ils font preuve d'une grande capacité d'adaptation, sans que leur rapport à la nature soit pour autant passif. Bien au contraire, ils ont façonné leur environnement au fil des millénaires.

308

Les îles, on le sait, sont en perpétuelle mutation. Leur côte étant fractale et non linéaire, leurs dimensions exactes sont très difficiles à déterminer¹⁷. Le visage d'une île change à chaque marée, à chaque tempête ou séisme de quelque importance. Nos ancêtres avaient raison de croire qu'elles se déplaçaient ou qu'elles flottaient, comme dotées de vie, car, tout comme les côtes, elles sont mouvantes et indéfinissables. Dans les régions d'activité sismique intense, des îles jaillissent sans prévenir du plancher océanique et disparaissent tout aussi vite. Les océans Atlantique et Pacifique regorgent d'îles disparues, certaines réelles, d'autres mythiques¹⁸. Les marins ne connaissent que trop bien le phénomène du mirage supérieur, qui donne l'impression qu'une île s'élève dans les airs au-dessus de la mer¹⁹. Les îles ont une emprise puissante sur notre imagination. Les Européens de l'Ouest ont rêvé des îles de l'Atlantique bien avant de les découvrir, de les cartographier et de s'y installer²⁰. Aujourd'hui encore, à l'heure du géopositionnement par satellite, nous cherchons des îles mythiques et continuons à être surpris lorsqu'une île surgit là où l'on ne l'attendait pas.

Par ailleurs, la relation qu'entretiennent les insulaires avec leur environnement a considérablement varié à travers les époques. L'Île-du-Prince-Édouard en est

17 Benoît Mandelbrot, « How Long Is the Coast of Britain? Statistical Self-Similarity and Fractional Dimension », *Science*, vol. 156, n° 3775, 1967, p. 636-638.

18 Patrick D. Nunn, *Vanished Islands and Hidden Continents of the Pacific*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2009 ; Henry Strommel, *Lost Islands: The Story of Islands That Have Vanished from Nautical Charts*, Vancouver, University of British Columbia Press, 1984.

19 John Gillis, *Islands of the Mind*, *op. cit.*, p. 143.

20 *Ibid.*, chap. 2.

un exemple frappant²¹. Jusqu'à très récemment, ses habitants appréhendaient la mer comme une ressource et comme un lieu de labeur et de danger ; ils l'évitaient donc à leurs heures de loisir. Ils construisaient leurs habitations loin du rivage et dos à la mer. On disait de ceux qui s'y rendaient souvent qu'ils « pourchassaient le rivage » – pratique excentrique longtemps associée aux touristes venus du continent, ceux-là mêmes qui construisaient en bord de mer, terrasses et baies vitrées tournées vers le large. Toutefois, ces derniers temps, les insulaires se sont mis à pourchasser le rivage eux aussi. Au fur et à mesure qu'ils se sont détachés des activités traditionnelles de pêche et de navigation, leur attachement affectif à la mer a grandi. David Weale décrit le rivage comme un espace rituel, « un lieu de pouvoir et de révélation. [...] Plus d'une personne m'a raconté que lorsqu'elle se sentait abattue, elle cherchait un coin tranquille, fermait les yeux un court instant et s'imaginait en train de "pourchasser le rivage"²² ».

ENVIRONNEMENTS INSULAIRES PRÉHISTORIQUES

Des millions d'années ont été nécessaires à la formation des îles et des côtes qui les circonscrivent. Ce n'est que très récemment que les êtres humains ont commencé à contribuer à leur façonnement, plus précisément lorsque l'*Homo sapiens* d'Afrique a rejoint la mer, il y a quelque 160 000 ans, avant d'entreprendre de peupler le reste du globe vers 50 000 av. J.-C. Pour accomplir cet exploit migratoire, il a principalement longé les côtes et est passé d'île en île, à une époque où le niveau des océans était beaucoup plus bas qu'aujourd'hui. En 14 000 av. J.-C., les chasseurs-cueilleurs de la mer avaient atteint l'extrémité sud de l'Amérique. Certains points hauts des plaines côtières qu'ils avaient traversées sur leur trajet sont devenus plus tard des îles proches du rivage, lorsque les eaux ont monté jusqu'à ce que les mers prennent leur forme actuelle, aux environs de 7 000 av. J.-C. Les hommes avaient alors acquis des compétences de navigation leur permettant d'atteindre et d'occuper certaines îles, qui sont rapidement devenues de précieux refuges à la fois pour la sécurité qu'elles offraient et pour l'abondance de ressources qu'elles recelaient.

L'être humain a été un chasseur-cueilleur pendant 95 % de son histoire ; et pourtant, cette période a été reléguée sous le nom de « préhistoire », traitée au mieux comme un prélude primitif à la civilisation. La convention veut que l'on fasse coïncider les débuts de la civilisation avec l'apparition des sociétés

21 Edward MacDonald, Joshua MacFadyen & Irené Novaczek (dir.), *Time and a Place. An Environmental History of Prince Edward Island*, Montreal / Kingston, McGill-Queen's University Press, 2016.

22 David Weale, *Chasing the Shore: Little Stories about Spirit and Landscape*, Charlottetown, Tangle Lane, 2007, p. 10.

agraires de l'intérieur des terres, où nous, Modernes, situons nos origines. Le fait que de nombreux chasseurs-cueilleurs de la mer ont mené une vie prospère et culturellement riche jusqu'à une période avancée de l'époque moderne n'est pas encore reconnu par la communauté des historiens, qui persiste à les considérer comme des peuples sans histoire voués à disparaître. Leurs contributions au développement humain, y compris à l'agriculture, ont été systématiquement ignorées. La population des chasseurs-cueilleurs de la mer fait partie de celles qui ont le plus souffert du mépris des générations suivantes. Anthropologues et archéologues se sont surtout intéressés aux habitants de l'intérieur des terres, et ce n'est que récemment que les traces laissées par ces populations ont été étudiées, notamment sous l'angle des migrations côtières et de la colonisation littorale. L'anthropologie est presque aussi terrienne que l'histoire. Ainsi, bien qu'elle ait accordé une grande attention aux populations insulaires du Pacifique, ce fut souvent en les traitant comme des peuples arriérés par rapport aux continentaux et en leur accordant un statut exotique plutôt qu'une place centrale dans l'histoire de l'humanité²³.

Tant que la culture occidentale situera les origines de l'humanité à l'intérieur des terres et organisera son grand récit autour du mythe d'un jardin d'Éden coupé de la mer, la véritable histoire, celle de l'émergence de l'humanité au bord de l'eau, restera inaccessible. Cela fait maintenant un demi-siècle que Carl Sauer, géographe de l'école de Berkeley, a avancé l'idée que le littoral était le berceau de l'humanité, l'endroit « où notre chemin s'est séparé de celui du primate commun en rejoignant la mer. Il n'y a pas de cadre plus séduisant pour les débuts de l'humanité. La mer, et plus particulièrement le rivage soumis à la marée, offre les meilleures conditions pour se nourrir, s'installer, s'accroître et apprendre²⁴ ». L'archéologie a récemment confirmé que l'*Homo sapiens* a développé les talents techniques et cognitifs que nous associons aux hommes modernes lorsqu'il a migré jusqu'au cap sud du continent africain et qu'il a commencé à récolter des fruits de mer. L'ajout à son régime alimentaire d'huiles de poisson contenant des acides gras aurait été un facteur déterminant du développement de ses facultés mentales, par rapport à celles de ses ancêtres installés dans les terres²⁵. Curtis Marean, qui a dirigé les fouilles des grottes de Pinnacle Point, dans la région du Cap, a démontré

23 Patrick D. Nunn, « Island Origins and Environments », art. cit., p. 132.

24 Carl O. Sauer, « Seashore: Primitive Home of Man », dans John Leighly (dir.), *Land and Life: A Section from the Writings of Carl Otwin Sauer*, Berkeley, University of California Press, 1963, p. 309.

25 Michael A. Crawford, « A Role for Lips as Determinant of Evolution and Hominid Brain Development », dans Ole G. Mouritson & Michael A. Crawford (dir.), *Polyunsaturated Fatty Acids: Neural Function and Mental Health*, Copenhagen, Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 2007, p. 7-32.

que les premiers occupants des côtes non seulement fabriquaient des couteaux en pierre, mais pratiquaient également la peinture corporelle, ce qui constitue la plus ancienne trace jamais trouvée d'activité humaine symbolique. Être capable de tirer sa subsistance de l'étranger requiert une sagacité remarquable. Marean émet l'hypothèse selon laquelle une telle aptitude aurait supposé la maîtrise du calendrier lunaire, prouesse non moins considérable que la compréhension du fonctionnement du système solaire²⁶.

On commence tout juste à s'intéresser sérieusement au rôle prépondérant joué par les populations littorales et insulaires au cours de la période dite *préhistorique*, mais aussi dans les civilisations antiques de la Méditerranée et jusqu'aux époques moderne et contemporaine. Comme nous le rappelle Wendell Berry, le changement, lorsqu'il survient, vient des marges²⁷. Il semblerait que nous devions renverser notre perception de l'évolution humaine et reconnaître ce que cette dernière doit aux littoraux et aux îles. Aujourd'hui, alors que nous assistons partout dans le monde à une migration massive des populations vers les littoraux, il devient possible de retrouver un peu de la signification perdue qu'ont eu pour l'évolution humaine les environnements amphibies. Le regain d'intérêt pour les îles, qui sont les plus maritimes des formes terrestres, s'inscrit dans cette tendance et constitue un signe encourageant du fait que l'humanité remet en question ses fables continentales pour porter un regard nouveau sur ses origines aquatiques.

L'aspect d'une île résulte de millions d'années d'évolution géologique et biologique. Les îles dites *continentales* faisaient partie à l'origine de continents plus vastes, dont elles ont été séparées par la montée des eaux ou des modifications d'altitude. Leur faune et leur flore sont souvent similaires à celles des continents. En revanche, les îles dites *océaniques* ont émergé sous l'effet d'une activité sismique ou volcanique. D'abord dépourvues de vie, elles ont été colonisées par des plantes, des oiseaux, des insectes et d'autres espèces animales apportés par le vent ou l'eau. Dans le Pacifique, la vie arrivait sur les îles par l'intermédiaire de carcasses de baleines ou de morceaux de bois, ou prise au piège d'amas de pierre ponce²⁸. Les humains arrivèrent bien plus tard, d'abord sur les îles continentales, puis sur les îles océaniques. Ce fut parfois par accident – des navigateurs détournés de leur trajectoire par le vent ou par des courants puissants –, mais nous avons désormais toutes les raisons de penser que l'occupation de la plupart des îles du Pacifique fut intentionnelle, résultant d'un choix délibéré de la part de peuples littoraux ou insulaires de tirer parti d'environnements plus riches encore que ceux qu'ils

26 Curtis W. Marean & al., « Early Human Use of Marine Resources and Pigment in South Africa during the Middle Pleistocene », *Nature*, vol. 449, 2007, p. 905-908.

27 Wendell Berry, *The Unsettling of America*, op. cit., p. 174.

28 Patrick D. Nunn, *Vanished Islands*, op. cit., p. 59.

connaissaient sur leurs propres rivages. Ces migrations se firent par vagues, parfois très espacées et en partie motivées par des changements environnementaux.

Il est probable que la colonisation des îles océaniques du Pacifique ait été causée par des élévations périodiques du niveau de la mer qui inondèrent certaines îles et poussèrent leurs habitants à se déplacer vers d'autres. La période de réchauffement accompagnée d'une élévation du niveau de l'océan qui commença dans le Pacifique oriental vers 1 330 av. J.-C. et dura environ mille ans aurait encouragé ces déplacements. Une seconde vague de migrations intenses se produisit dans le Pacifique occidental entre l'an 650 environ et l'an 1 200, date du peuplement de la Nouvelle-Zélande²⁹. Il semblerait que les périodes de réchauffement aient été propices aux migrations sur de longues distances et à un accroissement de la population, mais vers 1 300 se produisit une crise environnementale d'un autre genre qui marqua le début d'une phase de refroidissement ; le climat se fit plus humide et orageux, le niveau de l'océan baissa. Comme l'a montré Patrick Nunn, les environnements intertidaux furent affectés et les insulaires, privés d'accès aux fruits de la mer, se retirèrent vers l'intérieur des terres dont ils se disputèrent les maigres ressources, ce qui provoqua des guerres d'une intensité inédite. Les déplacements d'île en île en furent considérablement réduits, et la population déclina dans de nombreuses régions du Pacifique. L'un des exemples les plus célèbres de ce processus est celui des habitants de l'île de Pâques, qui se replièrent sur eux-mêmes et perdirent tout contact avec l'océan qui les entourait³⁰. Ailleurs, notamment dans l'Atlantique, les changements climatiques incitèrent les insulaires à étendre le périmètre de leurs expéditions de pêche et à coloniser des espaces jusqu'alors inoccupés³¹.

Ce sont peut-être d'autres changements climatiques qui poussèrent les Chumash de Californie, qui vivaient sur la côte au niveau de Santa Barbara, à s'installer sur les îles Channel, toutes proches, vers 7 500 av. J.-C. Ils y développèrent des formes de pêche beaucoup plus élaborées dans le cadre d'une société plus complexe, commerçant avec le continent pour se procurer ce que les îles ne pouvaient leur fournir. En 1 500 av. J.-C., ils étaient devenus maîtres de techniques de pêche très sophistiquées et construisaient notamment des bateaux cousus. Le niveau de coopération exigé par la pêche favorisa l'essor de sociétés sédentaires complexes. Les chasseurs-cueilleurs s'implantèrent, créèrent des groupes plus importants

29 *Ibid.*, chap. 5.

30 Patrick D. Nunn, « The AD 1300 Event in the Pacific Basin », *Geographical Review*, vol. 97, n° 1, 2010, p. 1-23 ; *id.*, « Environmental Catastrophe in the Pacific Islands, AD 1300 », *Geoarchaeology*, vol. 15, n° 7, 2000, p. 715-740 ; *id.*, « Island Origins and Environments », art. cit., p. 124-125.

31 *Id.*, « Environmental Catastrophe », art. cit., p. 732-733.

et plus hiérarchisés, et développèrent des techniques inconnues de leurs voisins du continent³².

Si les continents ont colonisé les îles, l'inverse est tout aussi vrai. Les îles ont joué le rôle de relais à partir desquels des continents auparavant peu peuplés ont été occupés. Des milieux insulaires ont également été transplantés sur des continents. Par exemple, l'agriculture à ses débuts s'est transmise du Proche-Orient aux îles Égéennes, puis en Grèce continentale, d'où elle s'est répandue jusqu'en Europe du Nord au Néolithique. Dans le nord-ouest de l'Europe, les littoraux et les îles ont joué un rôle primordial à l'âge de pierre, puisque les chasseurs-cueilleurs se sont déplacés le long de la côte atlantique. Ils se sont installés dans des estuaires d'une grande richesse écologique avant de pénétrer dans les terres en suivant les cours d'eau. Mais ce sont sur des îles que les Européens de l'Ouest se sont sédentarisés pour la première fois, associant l'agriculture à la pêche et à la cueillette des fruits de mer. Comme le formule Barry Cunliffe, « c'est la mer qui a donné le rythme³³ ».

L'historiographie occidentale voudrait nous faire croire que tout commence sur la terre ferme alors que c'est loin d'être le cas. Au nord de l'Écosse s'étend l'archipel des Orcades, battu par des vents si féroces qu'aucune forêt n'y a jamais poussé. C'est pourtant là que se sont établies les plus anciennes colonies permanentes d'Europe du Nord. Les Orcades néolithiques recèlent quantité de chambres funéraires et de cromlechs de l'âge de pierre, ainsi que la plus ancienne habitation connue d'Europe, le Knap of Howar, sur l'île de Papa Westray. Mais le site le plus impressionnant, classé au patrimoine mondial de l'Unesco et antérieur aux pyramides d'Égypte comme à Stonehenge, est Skara Brae, qui comprend un village de l'âge de pierre presque intact malgré ses 5 000 ans. La construction de Skara Brae, qui se fit en deux phases, commença en 3 100 av. J.-C. ; le village fut abandonné vers 2 500 av. J.-C. Aujourd'hui, le groupe compact de dix maisons de pierre est visible au bord de la baie de Skaill, sur la côte ouest de la plus grande des Orcades, connue sous le nom de Mainland. Lors de sa construction, le village était retiré dans les terres et entouré de prairies, à proximité d'un lac d'eau douce. Les habitants avaient amené des bovins, des porcs et des moutons depuis l'autre côté du détroit de Pentland et cultivaient de l'orge et du blé, tout en continuant à chasser et à se regrouper sur le littoral comme le faisaient leurs ancêtres. Dans un premier temps, ils continuèrent de se déplacer d'un endroit à un autre en laissant derrière eux des monceaux d'os, de coquilles et autres déchets. Puis ils se

32 Douglass J. Kennet, *The Island Chumasch: Behavioral Ecology in a Maritime Society*, Berkeley, University of California Press, 2005, chapitres 5 à 8.

33 Barry Cunliffe, *Europe between the Oceans: Themes and Variations, 9000 BC-AD 1000*, New Haven, Yale UP, 2008, p.89-139.

sédentarisèrent et bâtirent ces demeures en pierre si bien conçues, car enfoncées dans des monticules qui les protégeaient de la violence du vent³⁴.

L'archéologue V. Gordon Childe, qui mit au jour les vestiges de Skara Brae en 1928, comprit immédiatement ce qui avait attiré les premiers Orcadiens sur ce site qu'il décrivit avec justesse comme un écotone situé aux marges d'une « baie sablonneuse abritée, dotée d'un arrière-pays fertile et herbu, [...] attrayant aussi bien pour le pêcheur que pour l'éleveur et le cultivateur³⁵ ». Il s'avère que les habitants de Skara Brae pratiquaient ces trois activités – la pêche, l'élevage et la culture – de façon saisonnière. Plus tard, lorsqu'une gigantesque tempête de sable eut enseveli les maisons de pierre, ce mode de vie se perpétua ailleurs. Les Orcadiens restèrent des paysans-pêcheurs jusqu'au xx^e siècle, vivant dans ce que l'on appelle les *black houses* (maisons noires), dont la structure est similaire à celle des habitations ancestrales de Skara Brae. Leur économie, comme celle de tant d'autres communautés insulaires, était fondamentalement écotonale, et la remarquable continuité sociale et culturelle qui les caractérise ne peut être attribuée qu'à l'abondance des ressources disponibles à l'endroit où se rencontrent la terre et la mer.

314

Si tous les insulaires avaient utilisé la pierre comme matériau de construction, il ne fait aucun doute qu'il y aurait sur les littoraux du monde entier beaucoup d'autres sites classés au patrimoine mondial de l'Unesco. Les archéologues ont pendant longtemps rechigné à se mouiller les pieds, mais les sites sous-marins révèlent désormais la richesse des civilisations côtières. Alors que les communautés qui dépendaient d'une monoculture étaient régulièrement confrontées à des périodes de famine et d'inondations, les populations littorales et insulaires étaient mieux armées pour affronter les changements environnementaux, puisqu'il leur suffisait de se déplacer le long du rivage et de passer d'un côté ou de l'autre du trait de côte selon leurs besoins.

En 1500, 15 % de la population mondiale était encore constituée de chasseurs-cueilleurs, vivant pour la plupart sur une île ou un littoral. Sur la côte correspondant à l'ouest du Canada et au nord-ouest des États-Unis actuels, s'est développée une culture littorale particulièrement riche qui a tourné le dos à l'intérieur des terres sans pour autant embrasser la haute mer. Les Haïdas occupaient un environnement amphibie qu'ils appelaient « Xhaaydla », qui n'était ni terrestre ni marin, mais constituait un type spécifique de monde littoral – un monde autre, qui possédait sa propre temporalité, soumise aux rythmes quotidiens, mensuels et saisonniers

34 David Clarke & Patrick Maguire, *Skara Brae: Northern Europe's Best Preserved Neolithic Village*, Édimbourg, Historic buildings and Monuments (Great Britain), coll. « Historic Scotland », 2000.

35 V. Gordon Childe, *Skara Brae: A Pictish Village in Orkney*, Londres, Keagan Paul, Trench, Trubner, 1931, p. 2.

de l'océan³⁶. Ils ne se contentaient pas de vivre *au bord* de la mer, mais vivaient véritablement *avec* elle, forts d'un savoir largement perdu aujourd'hui. Comme le rappelle Rowan Jacobsen dans son excellente étude de l'ostréiculture de cette région, l'homme a été pendant la majeure partie de son histoire « fait pour – et par – ce monde étroit où la terre rencontre la mer³⁷ ».

UNE VIE PASSÉE À MOITIÉ SUR TERRE, À MOITIÉ SUR MER

À la fin de l'âge de pierre, les Européens sont déjà tournés vers l'intérieur des terres et les côtes perdent de leur importance. Pendant la majeure partie du Moyen Âge, les besoins des hommes en protéines sont comblés par la pêche en eau douce ; mais lorsqu'à partir de 1300, la pollution des lacs et des cours d'eau devient trop importante, les Européens regagnent la mer avec une ardeur redoublée. Ils retournent au large des côtes et des îles de la mer du Nord et de la Baltique pour pêcher le hareng ; une fois ces ressources épuisées, ils s'aventurent plus loin des terres, dans ce qui s'apparente à une transhumance marine, suivant les poissons selon les saisons, poussant de plus en plus loin vers le large pour répondre aux demandes d'un marché européen particulièrement avide de morues et d'autres espèces. Au XVI^e siècle, la pêche migratoire mène les paysans-pêcheurs européens au Nouveau Monde, où ils établissent des stations de pêche, le plus souvent sur des îles. Au départ, les pêcheurs européens, qui arrivaient au printemps et repartaient avant l'hiver, « n'avaient aucune intention de devenir des colonisateurs – et encore moins des colonisateurs ratés. Ils restaient des membres à part entière de leurs communautés d'origine, qu'ils ne quittaient que le temps d'une saison. Ils envisageaient les territoires nord-américains en fonction des besoins de leurs communautés, et non comme un espace où en bâtir de nouvelles³⁸ ».

Les peuples véritablement marins – ceux qui passent la majeure partie de leur vie en bateau – sont rares ; on les trouve principalement en Asie³⁹. Pour les Européens, peuples des côtes, la mer a toujours été un espace à traverser plutôt qu'à occuper. Comme la plupart des populations littorales, ils pratiquaient à la fois l'agriculture et la pêche, cette dernière n'étant qu'une activité saisonnière. On disait des Suédois de l'époque moderne qu'ils avaient « une botte dans le

36 David Leeming & Margaret Leeming (dir.), *Dictionary of Creation Myths*, Oxford, OUP, 1994, p. viii.

37 Rowan Jacobsen, *The Living Shore: Rediscovering a lost World*, New York, Bloomsbury, 2009.

38 Elizabeth Mancke, « Spaces of Power in the Early Modern Northeast », dans Stephen J. Hornsby & John G. Reid (dir.), *New England and the Maritime Province*, Montréal, McGill-Queen's UP, 2005, p. 35.

39 John Mack, *The Sea: A Cultural History*, Londres, Reaktion, 2011, introduction.

bateau et l'autre dans le champ », tandis que les fermiers des Shetland étaient des « pêcheurs à charrues⁴⁰ ». Lorsque Lewes Roberts décrit les pêcheurs allant à Terre-Neuve au début du XVII^e siècle, il remarque que « leur vie ressemble à celle de la loutre, qu'elle passe à moitié sur terre, à moitié en mer⁴¹ ». La rupture brutale entre la terre et la mer causée par la mécanisation de la pêche ne surviendra qu'à la fin du XIX^e siècle⁴².

316

Sur les rivages américains, les paysans-pêcheurs européens rencontrèrent d'autres peuples qui pratiquaient la transhumance maritime. Les Amérindiens pêchaient et chassaient la baleine le long des côtes depuis des siècles et entretenaient un rapport aux îles assez semblable à ce qu'avait été celui des Européens. Connaisseurs des secrets de l'écotone, les nombreux peuples qui vivaient le long du littoral américain étaient relativement prospères et puissants. Ils exploitaient eux aussi des territoires situés de part et d'autre du rivage et se déplaçaient pour suivre les migrations saisonnières des poissons anadromes (les éperlans en mars, les gaspareaux, les saumons et les esturgeons en avril) ou profiter en mai de l'arrivée des poissons démersaux, notamment de la morue. On estime que la moitié des provisions annuelles des Amérindiens du Maine provenait de ces ressources ; ils se déplaçaient « d'un endroit à un autre selon la richesse du site et la saison⁴³ ». Ils avaient appris à modifier leur environnement en aménageant des « jardins à palourdes » et en brûlant des espaces boisés pour créer « un habitat attirant une grande variété d'espèces sauvages⁴⁴ ».

Dans un premier temps, Européens et Amérindiens entretenirent des relations amicales, voire d'entraide. Tant que les nouveaux venus ne s'installèrent pas véritablement sur les terres amérindiennes, les ressources furent suffisamment abondantes pour les partager. Cette coopération se poursuivit même après l'établissement des premières colonies littorales européennes. Mais les Européens

40 Orvar Loefgren, « From Peasant Fishing to Industrial Trawling: A Comparative Discussion of Modernization Processes in Some Northern Atlantic Regions », dans John Maolo & Michael Orban (dir.), *Modernization and marine Fisheries Policy*, Ann Arbor, Ann Arbor Science, 1982, p. 154. Voir également Liv Schei et Gunnie Moberg, *The Orkney Story*, Londres, Hippocrene Books, 1985, p. 147.

41 Lewes Roberts, *The Merchants Mappe of Commerce*, Londres, 1638, cité dans Peter Pope, *Fish into Wine: The Newfoundland Plantation in the Seventeenth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2004, p. 234.

42 John Stilgoe, *Alongshore*, New Haven, Yale UP, 1994, chap. 13. Voir également Matthew McKenzie, *Clearing the Coastline: The Nineteenth Century Ecological and Cultural Transformation of Cape Cod*, Hanover, University Press of New England, 2010.

43 William Cronon, *Changes in the Land: Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill & Wang, 1983, p. 39, 53.

44 Rowan Jacobsen, *The Living Shore*, *op. cit.*, p. 102-128 ; William Cronon, *Changes in the Land*, *op. cit.*, p. 51.

apportèrent un ennemi invisible et mortel contre lequel les populations locales n'avaient aucun moyen de défense. Les maladies, associées aux guerres et à la traque des populations indigènes, eurent tôt fait de vider la zone littorale, ce qui aboutit à une situation inédite, à savoir que les Amérindiens ne côtoyèrent bientôt plus l'océan que de façon saisonnière et se replièrent dans les terres pour faire le commerce des fourrures – un commerce qui, en décimant certains mammifères, allait participer à la transformation des environnements intérieurs et côtiers du Nouveau Monde⁴⁵.

QUAND LE MONDE ÉTAIT ARCHIPÉLAGIQUE

Pendant la majeure partie de l'époque moderne, l'Europe du Nord-Ouest et l'Amérique du Nord-Est sont restées des sociétés littorales où les îles jouaient un rôle sans proportion avec la superficie qu'elles occupaient. En effet, l'Atlantique était devenu une mer d'îles, guère différente en cela du Pacifique, où l'économie de plantation, les échanges interinsulaires et l'activité halieutique contribuaient grandement à l'accumulation de richesses et de pouvoir. Sur le pourtour atlantique, l'influence combinée des activités protomaritimes et protoindustrielles modifiait en profondeur les environnements côtiers et insulaires. Ni reculées ni isolées, les îles ont été au cœur de l'expansion du capitalisme moderne.

Au Moyen Âge, la terre était encore considérée comme une seule grande île comprenant l'Afrique, l'Asie et l'Europe, entourée d'une mer infranchissable. Après les voyages de Colomb et des autres découvreurs, ce territoire unique se fragmenta en plusieurs îles, dont les plus vastes furent finalement qualifiées de « continents ». Toutefois, jusqu'au XVIII^e siècle, on voyait ces derniers comme les îles d'un vaste archipel. À la grande époque de la navigation à voile, c'est l'eau qui assurait les connexions et la distinction que nous faisons aujourd'hui entre îles et continents n'existait pas. Ce n'est qu'au milieu du XIX^e siècle que le cœur de la vie politique et économique se déplaça vers l'intérieur. Les îles devinrent alors lointaines et marginales. Les liens archipélagiques se défirent, et les populations insulaires commencèrent à migrer en direction des continents⁴⁶.

C'est à ce moment-là que l'on commença à considérer les environnements insulaires comme statiques, voire originels et dépourvus d'histoire – une perception assez commune, qui trouva un écho dans les sciences alors naissantes qu'étaient l'anthropologie et la biologie. Appliquée rétrospectivement à des

45 Philip Conkling, *Islands in Time: A Natural and Cultural History of the Islands of the Gulf of Maine*, Rockland, Island Institute, 2011.

46 Elaine Stratford & al., « Envisioning the Archipelago », *Island Studies Journal*, vol. 6, no 2, 2011, p. 120.

périodes antérieures, cette vision tendit à faire oublier le dynamisme passé des environnements insulaires. Or, pendant toute la période moderne, les paysages des îles comptèrent probablement parmi les plus anthropisés, davantage touchés par la déforestation que les continents et colonisés par toutes sortes d'espèces animales et végétales exogènes. Ces faits, qui étaient bien ancrés dans la conscience environnementale de l'époque moderne, furent oubliés dès lors que les îles cessèrent d'être le siège d'une activité économique intense⁴⁷. Les environnementalistes du XIX^e siècle se préoccupèrent avant tout des continents ; mais dans les années 1970, les îles ressurgirent au cœur de la toute nouvelle discipline qu'était la biogéographie. S'inscrivant dans la lignée des travaux précurseurs d'E. O. Wilson et de R. H. MacArthur, qui ont considéré les îles comme des systèmes clos afin d'expérimenter diverses théories, les scientifiques ont largement échoué à envisager les îles comme les anciennes parties interconnectées d'un écotone beaucoup plus vaste, composé tout autant d'eau que de terre⁴⁸.

318

QUAND LES ÎLES DEVIENNENT INSULAIRES

Il est évident que la nature du lien existant entre la terre et l'eau varie selon les îles. Les plus vastes s'apparentent presque à des continents ; elles possèdent leurs propres écosystèmes intérieurs et sont moins soumises à l'influence de la mer. Sur les îles de taille réduite, en revanche, le climat, la flore, la faune et la population humaine sont indissociables de l'eau qui les entoure. Les êtres humains peuplant les petites îles ont toujours été, pour reprendre le vocabulaire des écologues, une *espèce de lisière*, qui effectue des va-et-vient de part et d'autre du trait de côte et exploite simultanément la terre et la mer. Ils font partie de cette « boucle de rive et de vie » dont parle Raban, tirant profit, à travers leurs gestes cycliques, des changements quotidiens, mensuels et saisonniers, pour récolter les richesses terrestres et maritimes⁴⁹.

Aujourd'hui, partout dans le monde, la boucle a été brisée, et les habitants des côtes, qu'elles soient insulaires ou continentales, n'ont plus rien d'une espèce de lisière authentique, si ce n'est leur localisation. À de rares exceptions près, les îles sont devenues beaucoup moins écotoniales. Les côtes sont de plus en plus aménagées et beaucoup des anciennes zones humides ont disparu, de sorte que le lien physique entre la terre et la mer est désormais rompu. D'ailleurs, les habitants des îles eux-mêmes n'en font plus guère l'expérience. Hormis dans les pays du Sud,

47 Richard Grove, *Green Imperialism*, *op cit.*, introduction et chap. 1.

48 Edward O. Wilson & Robert MacArthur, *The Theory of Island Biogeography*, Princeton, Princeton UP, 1967.

49 Jonathan Raban, *Coasting*, *op.cit.*, p.300.

rare sont les cultivateurs qui pêchent ou les pêcheurs qui cultivent encore. Les flottes de pêche industrielle n'ont plus de point d'ancrage, leurs équipages sont internationaux. De nombreux bateaux sont immatriculés à l'étranger, parfois dans des pays sans accès à la mer. Ils n'ont plus de port d'attache. À l'heure des porte-conteneurs et des supertankers, rares sont les hommes qui franchissent encore le rivage pour gagner leur vie.

Il n'y a pas que l'environnement naturel des îles qui a changé : leurs habitants, comme ceux des continents, entretiennent un rapport nouveau à la terre comme à la mer. Les insulaires, en particulier ceux de l'Atlantique et de la Méditerranée, sont devenus plus continentaux dans leurs modes de vie et dans leurs façons de voir. Ils sont confrontés à l'eau de façon plus épisodique. Seuls les ouragans, les tsunamis et les marées noires leur rappellent qu'elle est un élément constitutif de leur environnement amphibie. Au Japon, les habitants des côtes ont depuis des siècles pleinement conscience de vivre non seulement *de* la mer, mais aussi *avec* la mer. Dans cette région d'activité sismique intense, les tsunamis sont fréquents et sèment mort et destruction sur leur passage. Les habitants ont donc pris l'habitude au cours des siècles d'ériger des « pierres de tsunami », qui indiquent le niveau maximal atteint par les inondations afin d'encourager leurs successeurs à bâtir au-delà de cette zone à risque. Si ces avertissements ont parfois eu l'effet escompté, ils ont souvent été ignorés, notamment du fait d'un désir de rivage accru. La construction de digues géantes a suscité un sentiment de sécurité illusoire, et lors de la catastrophe provoquée par le tsunami de 2011, seuls les habitants qui avaient gardé la mémoire des précédents désastres savaient qu'il fallait se réfugier sur les hauteurs. Ceux-là ont survécu, même si leurs villages ont été détruits⁵⁰.

Bien qu'une partie croissante de l'humanité réside désormais au bord de la mer, seule une minorité de plus en plus réduite a ne serait-ce qu'une idée de la façon dont on vit *avec* elle. Les derniers arrivants, qui ont rejoint la mer pour leur confort de vie plutôt que pour y travailler, ignorent tout de la façon dont les générations précédentes ont dû affronter l'océan. De nombreuses populations littorales ont tourné le dos à leur propre histoire, préférant, pour faire face aux dangers actuels, les solutions technologiques à la mise à profit de l'expérience historique. Les sociétés modernes sont aveugles à leur propre responsabilité dans des catastrophes trop facilement qualifiées de *naturelles*. Le terme japonais *tsunami* signifie « vague de port », ce qui dit bien le rôle joué par les chenaux et les bassins construits par l'homme, qui produisent un effet entonnoir accentuant la vitesse et la puissance destructrice des déferlements d'eau. À La Nouvelle-Orléans, l'ouragan Katrina a lui aussi révélé que l'aménagement des zones humides naturelles, notamment l'élimination des marécages tampons et la canalisation en ligne droite des cours

50 Ian Jared Miller, « Bitter Legacy, Injured Coast », *New York Times*, 20 mars 2011, p. 12.

d'eau, renforçait le caractère destructeur des catastrophes dans les zones littorales. Il est temps de reconnaître que notre environnement est le produit des actions de l'homme tout autant que de la nature⁵¹.

Aujourd'hui, cette rupture entre l'homme et la nature est devenue inacceptable. Même la mer, considérée depuis le XIX^e siècle comme le dernier refuge d'une nature sauvage et intemporelle, s'avère subir l'influence des hommes depuis des millénaires. La déforestation a modifié l'écosystème méditerranéen dès l'Antiquité, et au Moyen Âge, la construction de barrages et la pollution des cours d'eau a rendu impossible la pêche en eau douce et forcé les Européens à chercher leurs apports en protéines toujours plus au large. Nous savons désormais que la pêche pratiquée par les Amérindiens et les Européens a eu d'importantes conséquences sur les réserves de poissons et de baleines, et ce, bien avant la naissance de la pêche industrielle⁵². Au XIX^e siècle, la consommation d'une grande quantité de combustibles fossiles a provoqué l'augmentation de la concentration en dioxyde de carbone dans l'eau tout autant que dans l'air. Les océans sont devenus de vastes décharges, et la mécanisation de la pêche a soumis presque toutes les populations de poissons à une énorme pression, aboutissant à la situation désastreuse actuelle⁵³.

Rachel Carson rejette la vision qu'a Alexander Pope de l'existence de l'homme sur terre : « son temps n'est qu'un moment, son espace qu'un point ». Elle nous encourage au contraire à étudier les environnements dans la longue durée et à grande échelle, y compris les îles⁵⁴. Le défi à relever, pour les historiens des environnements insulaires, est de parvenir à établir un cadre spatial et temporel approprié, à redéfinir les frontières de l'objet afin de ne pas confondre des phénomènes locaux et éphémères avec les vastes processus qui ont eu des conséquences si profondes sur la vie des îles. Ces environnements sont affectés par des pollutions atmosphériques

51 La prise de conscience que l'environnement naturel résulte davantage de l'action de l'homme que nous ne le pensions date des années 1950, mais elle a été confirmée récemment par John McNeill, dans *Something New Under the Sun: An Environmental History of the Twentieth-Century World*, New York, Norton, 2000. Voir également Clarence Glacken, « Changing Ideas of the Habitable World », dans William L. Thomas (dir.), *Man's Role in Changing the Face of the Earth*, Chicago, University of Illinois Press, 1956, p. 73.

52. W. Jeffrey Bolster, « Opportunities in Marine Environmental History », *Environmental History*, vol. 11, n° 3, 2006, p. 567-597; *id.*, « Putting the Ocean in Atlantic History: Maritime Communities and Marine Ecology in the Northwest Atlantic, 1500-1800 », *American Historical Review*, vol. 113, n° 1, 2008, p. 19-47. Voir également John F. Richards, *The Unending Frontier: An Environmental History of the Early Modern World*, Berkeley, University of California Press, 2005, chap. 15.

53 Callum Roberts, *The Unnatural History of the Sea*, Washington DC, Island Press, 2007. Voir aussi Edward MacDonald & Boyde Beck, « Lines in the Water: Time and Place in a Fishery », dans Edward MacDonald, Joshua MacFadyen & Irene Novaczek (dir.), *Time and a Place*, *op. cit.*, p. 218-245.

54 Carol B. Gartner, *Rachel Carson*, New York, Frederick Unger, 1983, p. 64.

et marines, des tempêtes et des tsunamis – phénomènes qui trouvent leur origine à des milliers de kilomètres et subissent l'influence d'un passé lointain. Le déclin des populations de poissons ne s'est pas produit en un jour. La diminution actuelle de la taille moyenne des individus résulte de la pêche des plus gros spécimens par les générations passées. La pollution s'accumule pendant des décennies, voire des siècles, sans même que les contemporains s'en aperçoivent parfois ; l'absence de points de comparaison historiques fait qu'il est très difficile de prendre la mesure de ce que subit l'environnement marin aujourd'hui.

Le Pacifique est un bon point de départ pour revisiter l'histoire environnementale des îles. Alors que les explorateurs européens se concentraient presque exclusivement sur les caractéristiques terrestres des îles, les populations indigènes en avaient une vision beaucoup plus « terraquée⁵⁵ ». L'eau leur était aussi familière que la terre. Leurs talents de nageurs et de plongeurs fascinaient les explorateurs européens du XVIII^e siècle qui, s'ils étaient à l'aise *sur* l'eau, ne l'étaient guère *dans* l'eau. Le missionnaire américain William Ellis disait des Hawaïens qu'ils étaient « presque une race d'êtres amphibies⁵⁶ ». Pêcheurs accomplis en haute mer, ils concentraient toutefois leur activité dans les eaux côtières, qui constituaient les écosystèmes les plus riches. Leur appropriation reposait sur un système de tenures dans le cadre duquel la frontière entre la terre et la mer était relativement poreuse dans la mesure où elles pouvaient appartenir, l'une comme l'autre, à des familles et à des groupes particuliers, dont les droits fonciers ou halieutiques étaient régulièrement contestés⁵⁷.

En Occident, la tradition veut que le peintre de marines tourne le dos à la terre pour peindre ce qu'il voit à la surface de l'eau. Les artistes du Pacifique, en revanche, représentent à la fois la terre et l'eau, y compris sous la surface. Cette représentation d'un monde terraqué était également répandue en Europe à l'époque moderne ; ce n'est qu'aux XIX^e et XX^e siècles que l'on a commencé à concevoir l'eau et la terre comme deux mondes séparés, dans les arts comme dans les sciences. Aujourd'hui, cependant, ressurgit le besoin de penser ces deux espaces comme un continuum⁵⁸. Partout dans le monde s'opère un rapprochement avec la mer, particulièrement marqué dans le Pacifique Sud, où les traditions indigènes de pêche et de navigation suscitent un grand intérêt. Tandis que les effets du changement climatique s'imposent avec force, les petites îles de basse altitude recommencent à avoir recours aux techniques de construction et d'aménagement

55 Paul D'Arcy, *The People of the Sea: Environment, Identity, and History in Oceania*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2006.

56 Paul D'Arcy, « Maritime History in the Age of Sail from a Pacific Perspective », Communication lors de l'Age of Sail Conference, Vancouvers, 2010.

57 Paul D'Arcy, *The People of the Sea...*, *op. cit.*, p. 16, 98-99.

58 *Ibid.*, p. 168.

qui leur ont permis de survivre aux précédentes périodes d'élévation du niveau de l'océan.

Ceux qui côtoient la mer aujourd'hui vivent cette expérience très différemment des populations littorales et insulaires du passé. Le touriste typique, remarque John Stilgoe, « veut *regarder*, et non pas faire⁵⁹ ». Aux yeux des continentaux, les paysages côtiers sont unidimensionnels, destinés à être vus et non vécus, comme c'était le cas au quotidien pour ceux qui gagnaient leur vie grâce à cet écotone. Contrairement à nos autres sens, la vue met la nature à distance⁶⁰. En bien des endroits, la mer est mise à l'écart derrière des murs ou des palissades. Avant le terrible tsunami de 2011, les pêcheurs japonais se plaignaient déjà des immenses digues qui les empêchaient d'observer son comportement et de repérer les signes avant-coureurs d'une possible catastrophe⁶¹. Dans l'ensemble, la mer est beaucoup plus étrangère aux populations insulaires et littorales qu'elle ne l'était par le passé, lorsque celles-ci l'appréhendaient par le toucher, l'ouïe, le ressenti. Lorsque les habitants des îles Marshall, dans le Pacifique, partaient en mer, ils laissaient leurs cartes à bâtonnets (ou *stick charts*) à terre, préférant s'orienter grâce aux étoiles, au soleil, aux nuages, aux oiseaux, aux vagues et à de nombreux autres éléments, y compris leur propre corps nu⁶².

322

Aujourd'hui, nous dépendons à ce point de la cartographie pour nous orienter que nous voyons des lignes dans la nature là où elles n'existent pas. « L'étranger qui se rend sur le rivage à pied ou en voiture [...] y voit toujours des divisions, remarque l'écrivain Paul Theroux, résident du cap Cod, tandis que l'habitant ne distingue pas la terre de l'eau et avance en voyant, littéralement ou mentalement, des bancs de sable et des tourbillons, des épaves et des rochers qui ne sont exposés qu'à marée basse – autant de repères, mais pas de barrière⁶³. » Pour ceux qui vont au-delà du rivage pour gagner leur vie, le cap Cod n'a pas de véritable limite. Il est bien plus vaste qu'il ne le semble aux yeux des touristes, englobant un paysage marin d'une étendue presque infinie. Son environnement est tout aussi dépourvu de bornes, ce qui le distingue des terres de l'intérieur. Et ce qui est vrai du cap Cod l'est à plus forte raison des îles : leur véritable étendue dépasse toujours leurs limites territoriales. Leur petitesse (car les îles sont presque systématiquement

59 John Stilgoe, *Alongshore*, *op. cit.*, p. 407.

60 Martin Jay, « Scopic Regimes of Modernity », dans Hal Foster (dir.), *Vision and Visuality*, Seattle, bay Press, 1988, p. 3-28.

61 Norimitsu Onishi, « Japanese Town's "Great Wall" Provided a False Sense of Security », *New York Times*, 2 avril 2011.

62 John Mack, *The Sea...*, *op. cit.*, p. 105. Les navigateurs s'asseyaient nus sur le pont et percevaient grâce à leurs testicules le moindre mouvement de la mer.

63 Paul Thérout, « The True Size of Cape Cod », dans *id.*, *Fresh Air Friend*, Boston, Houghton Mifflin, 2000, p. 148.

qualifiées de *petites*) réside dans l'œil de celui qui les voit, d'autant plus si ce dernier est un terrien sans lien particulier à la mer.

Les contours des îles se sont rigidifiés récemment, littéralement et métaphoriquement. Les constructions s'avancent jusqu'au bord de la mer et dans le même temps, face à la menace de la montée des eaux, on fortifie les côtes en construisant des brise-lames toujours plus imposants. Ce n'est pourtant qu'une solution à court terme qui accélère encore l'érosion des plages ; à long terme, la seule solution sensée serait d'accepter la mer et ses dangers, de construire plus loin du rivage et d'opérer une retraite stratégique – ce que les propriétaires et les gouvernements dépendants des impôts fonciers rechignent à faire. Il n'y a pourtant guère d'autre solution si nous voulons nous adapter efficacement aux changements climatiques qui commencent déjà à affecter nos vies⁶⁴.

APPRENDRE À VIVRE DANS UN MONDE TERRAQUÉ

Voilà plus de dix ans que Martin Lewis et Karen Wigen ont exploré le mythe des continents⁶⁵. Celui des îles est remis en question de la même façon depuis quelques années, bien que cette entreprise ne semble pas avoir mis à mal, comme on aurait pu s'y attendre, la notion à la fois commune et scientifique d'isolement insulaire⁶⁶. L'histoire globale nous a appris à nous méfier de la matérialisation des frontières politiques, et nous devons être disposés à considérer les frontières naturelles comme tout aussi fluides. Nous l'avons vu, la terre et la mer forment un continuum écologique. L'histoire de la haute mer, parfois qualifiée de « *blue-water history* », a considérablement exagéré l'importance du large aux dépens des eaux côtières, qui ont toujours accueilli la majeure partie des activités de pêche et de navigation. Peut-être est-il temps d'accorder la place qu'elle mérite à ce que l'on pourrait appeler la « *brown-water history* », afin de mieux appréhender ces espaces écotoniaux où terre et mer deviennent indissociables. Une fois que nous en aurons mieux saisi la nature, nous serons plus à même de comprendre les environnements insulaires passés et présents. Il est vital, en ces temps de crise écologique, de connaître ces lieux faits de terre et d'eau. Nous devons apprendre à vivre *avec* les îles, et non simplement *sur* elles. De cela, dépendent notre survie et la leur.

64 Voir Orrin H. Pilkey & Rob Young, *The Rising Sea*, Washington DC, Island Press, 2009.

65 Martin W. Lewis & Karen Wigen, *The Myth of Continents. A Critique of Metageography*, Berkeley, University of California Press, 1997.

66 Voir, par exemple, Rosemary G. Gillispie & David A. Clague (dir.), *Encyclopedia of Islands*, Berkeley, University of California Press, 2009, où les îles sont encore présentées comme des entités clairement délimitées.

HISTOIRE MARITIME

collection dirigée par Olivier Chaline

Vous pouvez retrouver à tout moment l'ensemble des ouvrages
parus dans la collection « Histoire maritime »
sur le site internet de Sorbonne Université Presses :

<http://sup.sorbonne-universite.fr/>

Les Arsenaux de la Marine
Du XVI^e siècle à nos jours
Caroline Le Mao (dir.)

La Real Armada
La Marine des Bourbons d'Espagne au XVIII^e siècle
Olivier Chaline & Augustin Guimerá Ravina

Les Marines de la guerre d'Indépendance américaine
1763-1783
tome I. L'Instrument naval
tome II. L'Opérationnel naval

Olivier Chaline, Philippe Bonnichon & Charles-Philippe de Vergennes (dir.)

La Maritimisation du monde
de la préhistoire à nos jours
GIS d'histoire maritime

L'Approvisionnement des villes portuaires en Europe
du XVI^e siècle à nos jours
Caroline Le Mao & Philippe Meyzie (dir.)

La Naissance d'une thalocratie
Les Pays-Bas et la mer à l'aube du Siècle d'or
Louis Sicking

La Piraterie au fil de l'histoire
Un défi pour l'État
Michèle Battesti (dir.)

Le Voyage aux terres australes du commandant Nicolas Baudin
Genèse et préambule
1798-1800
Michel Jangoux

Les Ports du golfe de Gascogne
De Concarneau à la Corogne
XV^e-XXI^e siècle
Alexandre Fernandez & Bruno Marnot (dir.)

*Les Grands Ports de commerce français et la mondialisation
au XIX^e siècle*
Bruno Marnot

*Les Huguenots et l'Atlantique
Pour Dieu, la Cause ou les Affaires*
Mickaël Augeron, Didier Poton et Bertrand van Ruymbeke (dir.)
Préface de Jean-Pierre Poussou

*Négociants et marchands de Bordeaux
De la guerre d'Amérique à la Restauration
1780-1830*
Philippe Gardey
Préface de Jean-Pierre Poussou

*La Compagnie du Canal de Suez
Une concession française en Égypte
1888-1956*
Caroline Piquet

*Les Villes balnéaires d'Europe occidentale
du XVIII^e siècle à nos jours*
Yves Perret-Gentil, Alain Lottin & Jean-Pierre Poussou (dir.)

La France et l'Indépendance américaine
Olivier Chaline, Philippe Bonnichon & Charles-Philippe de Vergennes (dir.)

*Les Messageries maritimes
L'essor d'une grande compagnie de navigation française
1851-1894*
Marie-Françoise Berneron-Couvenhes

*Canadiens en Guyane
1745-1805*
Robert Larin
Prix de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer, 2006

La Mer, la France et l'Amérique latine
Christian Buchet & Michel Vergé-Franceschi (dir.)

*Sous la mer
Le sixième continent*
Christian Buchet (dir.)

*Les Galères au musée de la Marine
Voyage à travers le monde particulier des galères*
Renée Burlet

La Grande Maîtresse, nef de François I^{er}
Recherches et documents d'archives
Max Guérout & Bernard Liou

À la mer comme au ciel
Beautemps-Beaupré et la naissance de l'hydrographie moderne
L'émergence de la précision en navigation et dans la cartographie marine
1700-1850

Olivier Chapuis
Prix de l'Académie de marine, 2000
Grand prix de la Mer décerné par l'association
des écrivains de langue française, 2000

Les Marines de guerre européennes
XVII^e-XVIII^e siècles
Martine Acerra, José Merino & Jean Meyer (dir.)

Six millénaires d'histoire des ancres
Jacques Gay

Coligny, les protestants et la mer
1558-1626
Martine Acerra & Guy Martinière (dir.)

« BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE D'HISTOIRE MARITIME »

La Vie et les travaux du chevalier Jean-Charles de Borda (1733-1799).
Épisode de la vie scientifique du XVIII^e siècle
Jean Mascart

